

Il n'y a pas d'autre consolation que la vérité
Christian Bobin [-Ressusciter-]

LA CICATRICE

Marie Surrans

1. RETOUR EN ARRIÈRE

Depuis que je suis né, nous n'avons pas quitté notre maison de Parets del Vallès, au nord-est de Barcelone. C'est là que j'ai grandi, entre mes collections de mangas, mes figurines de jeux vidéos et mes trophées d'arts martiaux. Je pourrais presque dire que j'ai été biberonné avec des animés, ces séries japonaises dont Sailor Moon et Naruto restent mes préférés. Plus tard, avec la pratique du *kendo*, j'ai découvert la vie des samouraïs. Leur univers me passionne et m'habite encore aujourd'hui. Sur les étagères de ma chambre dort une quantité incroyable de cartes Pokémon que je ne céderais pour rien au monde. Elles me rappellent les meilleurs moments de mon enfance, lorsque j'avais le droit de les emmener à l'école et que je passais mes récréations à les échanger avec mes copains.

Contrairement à eux, j'ai toujours aimé les livres. Ils débordent de ma bibliothèque. De toutes les bibliothèques de chaque pièce de notre maison. Dans le grand salon, là où papá a installé son bureau d'avocat. Dans la pièce où mamá prépare ses cours de culture nipponne. C'est à elle que je ressemble le plus parce que j'ai hérité de ses yeux bridés. Et pourtant je suis espagnol.

Je n'ai qu'un seul prénom, celui qui m'a été donné à la naissance : Mateo. Il signifie : *don de Dieu*. Je crois que mes parents se sont rencontrés entre Tokyo et Barcelone. À Paris peut-être, ou à Rome. Ils ont tellement voyagé

avant ma naissance. Je ne me souviens pas vraiment de ce qu'ils m'ont raconté.

Un soir, papá et mamá se sont disputés. Plus fort, plus longtemps que d'habitude. Leurs éclats de voix m'ont tenu éveillé jusque tard dans la nuit. Je m'étais relevé pour coller mon oreille tout contre la cloison d'où résonnaient leurs cris. Cette fois-là, au milieu des reproches, un prénom revenait sans cesse : Takeshi par-ci, Takeshi par-là. Ils parlaient de quelqu'un que je ne connaissais pas. Comme à chaque fois qu'ils étaient en désaccord, l'un et l'autre se donnaient du *Manuela* et du *Javier*, usant leurs prénoms jusqu'à la trame. Je n'avais pas l'impression d'être au cœur de ma famille mais plutôt d'assister à une querelle de voisinage. Je tentais tant bien que mal d'ignorer leurs embrouilles.

La lecture m'aidait à m'éloigner du monde des adultes, bruyant, moche. J'aimais beaucoup cette collection qu'un ami m'avait prêtée : *Guerriers Japonais*. Les pages, douces comme de la soie, alternaient textes et illustrations. Dans le tome cinq, un des membres d'un clan s'appelait Musashi. J'avais les mêmes cheveux que lui, noirs, brillants. Les miens étaient coupés courts, les siens, relevés en chignon. Son armure cachait un habit sombre ourlé de rouge dont les larges pans de tissu descendaient jusqu'au sol.

Chaque fois que je tenais en main un de ces albums, je fermais d'abord les yeux pour mieux ressentir les reliefs glacés de la couverture. Sous mes doigts vibrait le métal de l'armure de ces guerriers, dont chaque détail s'imprimait chaque jour un peu plus dans ma mémoire. J'aurais pu les dessiner sans modèle tant les personnages m'habitaient. J'étais un de ces samourais casqués, robustes, courageux, prêts à combattre. Comme eux, je rêvais de maîtriser les

arts martiaux et de remporter un duel. Longtemps, j'ai mimé les scènes extraites de ces aventures. Casque sur la tête, les deux jambes solidement plantées sur le parquet, je prenais des postures de guerrier que m'inspirait ma pratique sportive. Sous les reflets du réverbère qui traversaient le rideau, j'étais un samouraï. D'une ceinture imaginaire, je dégainais mon sabre court et mon *katana*. Je fendais l'air d'un geste franc et vif. Le sifflet de mes armes lacérant le silence me procurait une émotion indescriptible.

Mon rêve couvrait de sa toute-puissance la dispute qui ne semblait pas vouloir cesser. Et le sommeil m'emportait alors que je grimpais les escaliers d'une pagode.

Quelques éclats de voix disparaissaient dans la nuit, ponctués de ce prénom inconnu.

Un jour, au petit-déjeuner, pour la énième fois je demandais à mes parents :

– « C'est qui Takeshi ? »

Papá restait sur son téléphone, mamá corrigeait ses copies. Je pensais que ma question demeurerait sans réponse.

Ce matin-là, papá me répondit :

– « Le fils d'un ami. »

2. AMOUR EN DEVENIR

Je la revois, marchant à petits pas dans ses *getas*. Son kimono sur lequel s'agitaient de longues branches de cerisiers habillait sa silhouette gracile et parfumée. Elle avait une posture aussi lascive que provocante et je l'entendais déjà me répondre "non" à la question que je n'avais pas encore posée.

– « Tu sais pourquoi j'aime ton prénom ? »

La nuit venait de tomber sur Sapporo en même temps qu'une douce pluie. Du doigt, elle pointait la vitre de la chambre, voilée par son haleine, et murmurait :

– « Tu aimes mon prénom ? Tu sais ce que ça veut dire Amaya ?

Ses paupières s'agitaient comme les ailes d'un papillon et faisaient durer le plaisir.

Je répondais, pensant me tromper :

– La pluie ?

Elle ajouta :

– Nocturne ! La pluie nocturne. »

Sur les draps du lit défait je m'allongeais. Elle demeurait aux confins de notre chambre, près du spectacle de la nuit, les yeux en direction du balcon de l'hôtel où clignotait en pointillés un vieux néon. Le regard perdu dans le vertige de la ville, elle demanda sur un ton presque bref :

– « Et toi ? Ton prénom, Pablo, ça te vient d'où ?

– De ma mère. C'est elle qui a fait ce choix.

Alors, tout en s'avançant vers moi, elle murmura :

– Alors tu es comme Pablo, Pablo Picasso. Tu aimes la peinture ?

– Beaucoup, et toi, quelle peinture aimes-tu ?

– J'adore la peinture contemporaine. Picasso, Kandinsky... et tant d'autres qui se sont fait connaître au-delà de leurs frontières.

– Et tu parles l'espagnol ?

– Je l'ai parlé quand j'étais étudiante. Il y a vingt ans déjà. J'ai tout oublié. Presque tout ! »

Nous sommes restés dans le silence de cette nuit magique pour savourer le temps, le peu de temps qu'il restait, avant de quitter l'hôtel. Notre taxi n'allait pas tarder. Alors, il nous faudrait boucler nos bagages, prendre

l'ascenseur, appuyer sur le bouton, nous laisser emporter vers un ailleurs aux contours incertains. Nous étions silencieux devant l'urgence de la séparation. Avec grâce, Amaya se pressait contre mon torse, m'invitant à me lover contre elle. Nos silhouettes se décalquaient en ombre chinoise sur le papier peint jauni et le néon clignotait encore et encore rythmant un compte à rebours indélicat.

Je l'ai entendu me dire :

– « Tu as aimé notre rencontre ?

Pour ne pas répondre, je la questionnais :

– Et toi, que garderas-tu de cette nuit ?

Elle se tut, puis confessa :

– J'aimerais tellement te revoir, ne serait-ce qu'une seule fois. Je veux dire, te revoir encore, une autre fois. »

Dans le taxi qui nous menait à l'aéroport, Amaya n'avait pas dit grand-chose. De son sac, elle sortait un cahier, y notait quelques mots, puis le rangeait là où elle l'avait extrait, dans la poche intérieure de son bagage. Sur la couverture, le visage de Frida Kahlo. Quelques secondes plus tard, le cahier faisait à nouveau un bref va-et-vient entre le sac et ses genoux. Dans un savant mouvement de jambes, elle s'évertuait à dissimuler le contenu des pages. Quelque chose d'important semblait retenir son attention.

Je lui demandais :

– « Tu fonctionnes encore avec un agenda papier ?

– Non, c'est un cahier de notes. Je le balade, il ne me quitte jamais. Tu es jaloux ?

– Pas d'un cahier ! Tu me le montres ? »

– ...

Amaya tenait son sac fermé pour éloigner ma question indiscreète. Nous sommes restés muets quelques minutes.

Ses yeux étaient tournés vers l'extérieur, vers la rue, triste, sombre. Elle pleurait en silence, ses mains crispées sur la poignée de son bagage.

– « Je t'ai menti. Ce n'est pas un simple cahier, c'est toute ma vie. »

Ces quelques mots avaient trouvé la force de dépasser la frontière de ses lèvres mais ils étaient gorgés de chagrin et d'une voix pleine de trémolos, elle ajouta :

– « J'ai un secret dont je n'ai jamais parlé à personne.

Elle dit cela tout en observant les volutes de pluie ruisselant sur les vitres. Puis, comme un aveu.

– Ce n'est pas facile de se taire pendant si longtemps. »

J'aurais aimé sécher ses larmes avec un geste, lui offrir une caresse, la consoler. Mais à cet instant, je pensais à cette nuit. À sa bouche, à son ventre traversé par une cicatrice. Du bout des doigts j'en avais effleuré les contours, dentelle de peau, petits points de braille, indéchiffrables.